

MUSIQUE

Un soir, dans le salon aux sombres boiseries,
Nous étions restés seuls, à la fenêtre assis ;
L'orage avait cessé, les tonnelles fleuries
Nous versaient leurs parfums par la pluie adoucis.

La lune tout à coup au sommet des platanes,
Comme une mariée aux blancs habits soyeux,
Apparut et noya de clartés diaphanes
L'angle où le piano dormait silencieux.

Jusqu'après du clavier je conduisais Aimée.
Elle me laissa faire et, riant doucement,
Elle éveilla du doigt chaque touche animée,
Et se mit à chanter un vieil air allemand.

C'était une bizarre et fantasque musique
Où le rire parfois semblait mêlé de pleurs ;
La mélodie était tendre et mélancolique,
Et les accords vibraient sonores et railleurs.

La nuit venait. Au loin, la flûte minuscule
Des rainettes tremblait au bord des pièces d'eau,
Et les brouillards montés avec le crépuscule
Entre la lune et nous mettaient leur blanc rideau.

Une larme brilla dans les yeux bruns d'Aimée.
Elle se tut, tandis que j'admirais, —(songeur
Et sentant l'amour poindre en mon âme charmée),—
Son front pâli, ses yeux aux prunelles de fleur.

Son regard, rencontrant le mien, semblait me dire :
"O mon ami, ma vie est comme ce refrain,
Menteuse est ma gaieté, je masque d'un sourire
L'anxieuse douleur qui me brûle le sein..."

Pendant longtemps encor je restai sous le charme.
La salle où nous étions s'emplit d'obscurité ;
Je ne vis plus bientôt que la petite larme
Qui brillait dans la nuit comme un point argenté.

ANDRÉ THEURIET.

AIMONS LA TERRE

I

Oui, aimons la terre.

Et ne craignons pas de la travailler avec
courage, avec foi et avec dévouement.

Car s'il est un travail vrai, utile, nécessaire,
qui ne trompe point, qui n'humilie pas, et dont
l'homme ne doit jamais rougir, c'est assurément
le travail de la terre, le travail du champ, le
travail du laboureur et de l'agriculteur.

C'est le travail vraiment honorable.

Car c'est le travail moral par excellence.

A la première heure de la colonisation du
Canada, quand tout était à faire, nos pères
travaillaient par eux-mêmes et pour eux-
mêmes. Leurs femmes robustes et fières par-
tagaient leurs travaux, leurs soucis, leurs
peines leurs espérances et leurs joies.

Leurs enfants, élevés dans l'amour du
travail et de la simplicité, ne se croyant point
vaillants sans œuvres, n'avaient aucun des
vices de la civilisation, du luxe et de la vanité.
Et c'est au champ, à la terre, avec la
pioche, la charrue et l'outil du charpentier ou
du bûcheron que tout ce monde-là travaillait.
Personne ne s'en sentait humilié. On y trou-
vait l'honneur et la santé.

Mais tout cela est quelque peu changé.

Nous avons subi d'autres mœurs.

II

Le travail, un certain jour, au jour de la
jouissance et de la richesse, a cessé d'être une
vertu et de là une gloire. Les fils des aïeux
l'ont considéré comme un opprobre et comme
une honte. Seules, à partir de cette heure
mauvaise, les professions dites libérales ont
passé pour honorables.

On ne pouvait guère être maître d'école ou
professeur. Ce n'était pas là une profession
parfaitement noble, et le précepteur, assez
pauvre, du reste, puisqu'il avait du savoir,
n'appartenait à la famille que par le côté de
la domesticité. N'était-ce pas un salarié !

Pour le banquier, le financier et le négo-
ciant, ils comptaient. La finance a toujours
été une grande divinité, et Mercure sera tou-
jours un dieu. Mais les petits boutiquiers,
comme gens de détail et comme gens travail-
lant sur une humble échelle, jouissent d'une
mince considération.

III

La terre est bien notre mère, et nous de-
vons l'aimer, l'honorer et la servir avec toute
la dévotion d'un fils.

La terre est vraiment la seule chose qui ne
trompe pas.

C'est elle qui nous fait riches et libres, heu-
reux et fiers. Nous lui devons tout, depuis
le pain que nous mangeons jusqu'à l'habit qui
nous couvre et nous enorgueillit.

Aussi au nom de la pioche et de la charrue,
au nom de la terre et du champ, au nom de
la liberté et de la dignité humaines, trouvons-
nous souverainement absurde le préjugé qui
cherche à ravaler l'homme de la pioche, de la
charrue et du champ. Car cet homme-là n'est
pas le second dans la vie sociale et politique,
mais le premier. Tous les autres doivent pas-
ser après lui, et la femme qui a le sentiment
du vrai et la suprême délicatesse du devoir,

ne saurait refuser son respect et sa tendresse
à l'homme des champs qui bâtit sa maison sur
le sol du laboureur, et qui met sa famille et
son foyer sous la protection de la femme.

Le mirage des villes, avec leur faux luxe et
leur mirage.

Il nous trompe. Il nous entraîne hors de
la voie, hors de la sagesse, et hors de la vérité.
C'est plutôt aux citadins à quitter la ville,
où l'air est infect, où les petits métiers sont de
grandes souffrances, où la famille pousse et
grandit mal, où l'on paie terriblement cher
l'honneur d'être un bourgeois, de porter des
gants et de manger du pain blanc.

VALMONT.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il n'y a que les pauvres pour savoir don-
ner.—JULES CLARETIE.

Parlez-moi d'une souffrance qui se cache et
reste ignorée. C'est celle-là que je voudrais
secourir.—HENY BECQUE.

Appliquez-vous à connaître la volonté de
Dieu, et, quand vous l'aurez connue, ne lui
préférez rien sur la terre.—SAINT DUNSTAN.



LES FRANÇAIS À MADAGASCAR.—LE COMBAT D'AMBOLOMINTZ : DÉFENSE D'UNE PIÈCE DE CANON PAR LES HOVAS